

l'avaient commencée, en adressant leurs prières à Dieu pour le succès qu'ils venaient d'obtenir. Après avoir dépouillé les morts et partagé le butin ennemi, ils regagnèrent Brunnen. Là les soldats d'Uri s'embarquèrent sur le lac. Au moment où ceux d'Unterwald se jetaient dans la barque, on vint leur annoncer que le comte de Strassberg brûlait leurs maisons, enlevait leurs troupeaux et portait le fer et la flamme dans cette contrée qu'ils venaient de défendre si vaillamment. Aussitôt les barques glissent sur le lac; cent braves de Schwytz s'embarquent avec eux, et bientôt un vent favorable les a poussés sur le rivage où les attendent leurs femmes, leurs enfans, qui leur demandent de couronner leurs exploits par un dernier succès. Rien de plus rapide que les événemens de cette journée. Repousser l'ennemi, du Bas-Unterwald voler dans la haute vallée, fondre sur les 3,000 hommes du comte de Strassberg dispersés dans la campagne et acharnés au pillage, les mettre en fuite près d'Alpnach, leur reprendre tout le butin dont ils étaient chargés, les chasser, les uns dans les montagnes, les autres le long du lac, ce fut l'affaire de quelques heures. Le comte de Strassberg avait reçu peu d'instans auparavant, de la part de Léopold, un gantelet retourné, en signe de défaite. Il ne fut que trop convaincu du malheur du prince, quand il vit les deux bannières d'Unterwald et de Schwytz. Comprenant alors qu'il ne pouvait plus lutter avec les Suisses, dont le nombre croissait à chaque instant, mal secondé de ses troupes, qui avaient cru venir prendre part à un pillage et non à un combat, blessé lui-même grièvement au bras, il se fit jour à travers les rangs ennemis, suivi de quelques braves qui avaient juré de mourir avec lui, et s'enfuit à Lucerne.

Si les trois cantons se couvrirent de gloire dans ce mémorable combat, ils n'en acquirent pas moins par la manière dont ils usèrent de la victoire. Contens de repousser l'oppression de la maison d'Autriche, dont ils étaient indépendans, comme hommes libres et reconnus pour tels par les empereurs précédens, ils respectèrent les propriétés de leurs ennemis, ils continuèrent à payer toutes les redevances dues aux seigneurs temporels et spirituels qui avaient des fiefs dans leur pays, et se gardèrent bien de ternir une cause aussi belle que la leur et de souiller la pureté de cette révolution par aucun acte d'injustice, de violence ou de spoliation, bien que l'indigne conduite des Autrichiens semblait les y autoriser.

Les habitans de Zug montrèrent, dans le siècle suivant, pour fonder leur liberté, le même courage que nous avons vu déployer à leurs voisins d'Uri, d'Unterwald et de Lucerne; et lors des guerres civiles qui désolèrent ce pays, en 1798,

les Zugois donnèrent à leur patrie de beaux exemples de patriotisme, de dévouement et de courage.

Comme en 1315, c'était encore un Reding qui les commandait. « La mort, leur dit-il, et point de retraite! Si vous partagez ma résolution, que deux hommes sortent de vos rangs et viennent jurer en votre nom de tenir cet engagement sacré. » Ce noble et héroïque serment fut aussitôt prêté. Et le combat de Morgarten fut des plus acharnés. Les femmes et les jeunes filles s'étaient attelées aux canons qu'on avait été prendre à Lucerne et les avaient traînés jusqu'à Rothenthurm. Presque toutes étaient armées de massues. Plusieurs d'entre elles s'étaient fait une espèce d'uniforme avec des chemises de bergers et des rubans. Si quelque lâche essayait de prendre la fuite, elles l'arrêtaient et le forçaient à rejoindre sa bannière. Le dévouement de cette poignée de braves ne fit que retarder de quelque temps l'invasion de leur canton, sur lequel les malheurs de la guerre pesèrent de tout leur poids.

#### MOEURS. — CARACTÈRES. — COUTUMES.

Rien n'égale l'attachement de l'habitant de Zug pour le sol qui l'a vu naître. Quand un moment la fièvre de l'émigration poussa hors de leurs montagnes des milliers de Suisses qui allaient chercher la misère et la mort sur les rives de l'Ohio, aucun Zugois ne se mêla parmi ces exilés volontaires. Cet amour de la patrie, les lois en ont fait ici un exprès commandement; elles défendent de quitter le canton sous peine de perdre une partie des droits de citoyen.

L'habitant de Zug aime les pompes, les cérémonies, les processions et toutes les solennités de son culte. Il jeûne les jours consacrés par l'église, et ne manque jamais de faire le signe de croix en se mettant à table. Reçoit-il la visite d'un étranger, il le salue de ces mots : « Loué soit notre Seigneur Jésus-Christ! »

Nulla part on ne trouve des figures de jeunes filles plus jolies qu'à Egeri. On a beaucoup vanté les batelières de Brients; mais elles n'ont ni la physionomie piquante, ni la taille légère, ni la coquetterie naïve des paysannes de cette riante contrée. Il faut les voir, dirigeant sur leur lac ces nacelles grossières, créusées à coups de haches. Quelle grâce! quelle vivacité! Le vent souffle-t-il avec violence, elles s'assèyent dans leur faible canot, et laissent l'esquif léger bondir au milieu de ces nauphars dont la tête blanche s'enfonce sous le poids de la petite barque et reparait aussitôt.

Les jours de fête, on dirait que les jeunes garçons de Zug ont emprunté leur costume à notre

Wateau. Ce sont des rubans noués de mille manières, des étoffes bariolées de couleurs; un chapeau de paille légère d'où s'échappent de longues bandelettes, et couvert de fleurs; une culotte étroite, des jarrettières rayées, des bas à arabesques et des souliers écarlates, noués avec des rubans jaunes. Qu'on se représente avec leur taille forte, leur figure brunie, ces petits-mâtres, ainsi vêtus, au milieu de chalets rustiques et de montagnes élevées!

Chez la jeune fille, même amour pour la parure. Son chapeau de paille est aussi surchargé de rubans et de fleurs; à son corset et à sa collette sont suspendus des rubans d'un rouge vif; une longue chaîne de similor entoure négligemment sa ceinture, et vient retomber sur son tablier à larges plis; un court jupon d'étoffe verte, laissant voir une jambe bien faite et chaussée avec coquetterie: voilà le costume de la jeune paysanne qui va danser; car à Zug on aime passionnément la danse; mais toutes ces belles parures s'enferment précieusement, à la fin du jour de fête dans l'armoire de chêne, meuble de famille, d'où elles ne ressortent que le dimanche suivant.

Le lendemain, on reprend les occupations de la vie habituelle; on retourne aux champs; et alors, au lieu de ces vêtements élégans, le montagnard ne porte plus qu'une souquenille de toile grossière, qui recouvre des habits également grossiers. A cette blouse est attachée une espèce de *quque*, ou cape, comme en portent les capucins, et qui lui sert, à lui d'abord, à se préserver de la pluie, puis à porter plus aisément de lourdes charges de foin. « Si on les aborde, dit un voyageur, ils vous serrent la main à vous disloquer les doigts; et, accoutumés à parler de loin, au fracas des torrens et aux bruissements des sapins, ils élèvent le ton à vous faire croire qu'ils se fâchent quand ils vous font des amitiés. »

A Zug comme dans tous les petits cantons de la Suisse, comme dans le pays de Gall en Angleterre, le culte des morts est en grande vénération. On a coutume d'orner leurs tombes de fleurs qu'on y entretient avec un soin pieux. Non loin du cimetière de Zug, est un ossuaire où on lit sur chaque crâne le nom du personnage auquel il a appartenu.

Le savant Mabillon, dans un voyage qu'il fit en Suisse, s'arrêta à Zug. Le portrait qu'il trace d'une auberge de village, inexact dans quelques points, est vrai dans beaucoup d'autres. « Lorsqu'on arrive, l'hôte et l'hôtesse vous tendent la main; on entre dans la salle à manger, où il y a une si grande quantité de mouches, à cause de la chaleur occasionnée par l'énorme poêle qui en fait le principal ornement, qu'il faut se défendre de leur importunité avec un petit balai. L'odeur du tabac

vous incommode. On vous sert des viandes imprégnées de poivre et d'autres épices; la forme des lits est gênante: ils sont trop courts et tellement chargés d'oreillers qu'on y semble moins couchés qu'assis. En été, vous êtes étouffé sous de pesans couvre-pieds; du reste, tout est d'une propreté exquise. Dans chaque salle à manger d'une auberge catholique, un crucifix est toujours appendu à l'endroit le plus apparent. Au moment du départ, l'hôte vous apporte la carte de la dépense écrite avec de la craie sur une ardoise.... »

Il n'y pas un demi-siècle qu'on a supprimé à Zug une procession annuelle qui attirait un concours nombreux de spectateurs, et dont l'origine remonte fort haut. On la célébrait le 6 décembre, jour de la Saint-Nicolas; et, bien que défendue par plusieurs conciles, entre autres par celui de Bâle, elle avait résisté jusqu'à cette époque à l'anathème des saints canons. Voici en quoi elle consistait:

Un écolier de Zug, habillé en évêque, marchait précédé d'un chapelain qui portait sa crosse, et suivi d'un fou costumé à l'antique, et tenant un bâton surmonté d'une vessie pleine de pois; suivait de nombreux écoliers déguisés en chanoines, et les officiers de la maison de l'évêque. Des soldats armés, drapeau et tambours en tête, composaient sa garde d'honneur. Tout le cortège se rendait à l'église où on célébrait la messe; les écoliers, en chœur, chantaient un cantique qu'on trouve encore imprimé, à Zug, dans un livre d'office curieux; puis l'évêque, avec la formule habituelle, bénissait solennellement les assistans; alors les soldats de la garde faisaient une décharge de mousqueterie; enfin sa grandeur, ramené pompeusement au collège, donnait un repas aux principaux officiers, tandis que son fou courait la ville, et allait demander une pièce de monnaie à toutes les boutiques de la foire qui se tenait à Zug ce jour-là: tribut qu'on ne manquait pas de lui payer comme une redevance obligée. Cette fête du patron des écoliers semble moins absurde encore que la fameuse fête des Fous, célébrée si long-temps dans la plupart des villes d'Allemagne, de France et de Suisse.

Dans une partie du canton de Zug, comme dans l'Argovie, on emploie contre les rhumatismes; la goutte, les douleurs vagues des membres, un singulier remède. Il consiste à placer sous son lit une paire de tourterelles en cage; et ce ne sont pas seulement des paysans, mais des hommes que leur éducation a mis fort au-dessus des préjugés populaires, qui assurent avoir été soulagés par ce singulier spécifique, tandis qu'ils passaient une nuit pénible chaque fois qu'on négligeait de mettre ces oiseaux sous leur couche. C'est au médecin qu'il appartient de dire si l'effi-

cacité de ce remède tient uniquement à l'imagination ou s'il a une vertu plus réelle.

#### VILLES. — VILLAGES. — CHATEAUX.

Zug est bâtie dans un site délicieux. C'est la seule ville murée des petits cantons. Déjà avant Jules-César elle donnait son nom à l'un des Quatre-Cantons de l'Helvétie. La colline au pied de laquelle la ville est située et qu'on nomme Zugerberg, s'élève à 912 pieds au-dessus de la mer, et est d'une fertilité extraordinaire. L'église d'Oswald, son plus bel édifice, fut érigée, en 1478, par Jean Eberhard, curé de la ville. Son portail est orné de quatre statues grossièrement sculptées, et qu'on dit être celles de Constantin, de Charlemagne, de Louis-le-Débonnaire et de Henri II. Le tableau du maître-autel représente St.-Oswald, à la tête de son armée, prosterné devant la croix. On l'attribue à l'un des Carrache. C'est un des meilleurs tableaux que possède la Suisse. Saint Oswald, patron de Zug, était un roi nortumberland; ce n'est pas le seul saint que les églises helvétiques doivent aux îles britanniques. Saint-Béat, l'un d'eux, est venu d'Angleterre, saint-Gall et saint-Columban, d'Écosse, saint-Fridolin d'Irlande. C'est en grande partie aux travaux de ces évêques qu'est dû l'établissement du christianisme au sein des Alpes.

On remarque dans l'arsenal de Zug un grand nombre d'armures enlevées par les Suisses à leurs ennemis; ainsi que la bannière du canton, teinte encore du sang de Pierre Collin et de son fils, qui furent tués, en 1482, à la bataille de Bellinzonne. A l'hôtel-de-ville est une excellente carte du canton, levée par le colonel Landwing; et des vitraux peints par Michel Muller, artiste distingué qui vivait au XVI<sup>e</sup> siècle.

En 1435, une rue entière de Zug s'abîma dans le lac. Zug n'en était alors séparée que par un rempart de terre auquel étaient adossées les maisons. Sur le soir, on s'aperçut que le rempart et le bâtiments contigus commençaient à s'affaisser, et que plusieurs maisons menaçaient de s'écrouler. Une partie des habitans abandonnèrent leur demeure, emportant leurs effets les plus précieux; d'autres, plus courageux ou moins prudents, restèrent, croyant que ce n'était qu'un tremblement de terre passager. Sur le soir, le rempart, les tours, la rue et une ligne entière de maisons s'abîmèrent avec fracas, et disparurent dans le lac. Deux personnes seules échappèrent à ce désastre: un jeune homme qui, après avoir lutté plusieurs heures contre les vagues, gagna le rivage, près de l'ancien hôpital des lépreux, et un enfant au berceau, que les flots déposèrent sain et sauf dans la chapelle de Saint-Nicolas. Le peuple attribue encore cet affreux événement aux poisons nombreux du lac que les

vagues refoulaient depuis plusieurs siècles dans les interstices des murs du rempart. Il est plus naturel de l'attribuer à un tremblement de terre qui, au même moment, fit crouler une colline voisine, depuis long-temps minée par le choc des eaux. Les habitans, craignant le même sort pour la ville entière, se retirèrent précipitamment sur les montagnes, et ne retournèrent dans leurs foyers que quelques semaines après. C'est alors qu'ils commencèrent à bâtir le quartier appelé la *Ville-Neuve*, à l'opposite du lac.

CHATEAU DE WILDENBURG. — Il n'existe plus que quelques ruines du château de Wildenburg. Les barons qui l'habitaient désolaient le canton par leur despotisme et leurs exactions; mais le jour de la vengeance arriva, et ce fut l'enlèvement d'une jeune paysanne, en 1355, qui mit fin à leurs violences. Cette jeune fille n'ayant pu sortir du château où le baron l'avait entraînée qu'en lui accordant un rendez-vous pour le soir, va raconter à son père le danger qu'elle a couru et la promesse qu'elle a faite. Le père revêt les habits de sa fille et se rend à l'endroit indiqué. Là, caché dans les broussailles, il attend le séducteur. A sa vue, il saisit une hache qu'il a cachée sous ses vêtemens, et l'immole à son honneur outragé; puis il court à Zug, harangue le peuple sur la place du marché, et lui montre la hache teinte non du sang innocent de sa fille, comme le poignard de Virginius, mais du sang impur de son ravisseur. Le peuple s'indigne, s'arme en tumulte, s'empare du château, et en fait un monceau de ruines.

CHATEAU DE HUNENBERG. — Non loin de Zug, à la droite de la Reuss, existe encore une tour de l'ancien château de Hünenberg. L'an 1315, la veille du départ de l'armée autrichienne pour Égeri, Henri de Hünenberg trouva moyen de faire parvenir aux habitans de Schwytz le conseil d'occuper le défilé de Morgarten. Il se servit à cet effet d'une flèche qu'il décocha du côté d'Art où ses amis faisaient sentinelle. Hermann de Hünenberg, son frère, servait parmi les Autrichiens contre les confédérés. En 1386, après la bataille de Sempach, les vainqueurs détruisirent le château de cette noble famille.

MENTZINGEN est un grand et beau village du canton de Zug. Le petit lac de Finstersée offre un phénomène dont on ne peut d'abord déterminer la cause. Un moment on dirait une glace de miroir; puis cette glace s'obscurcit et devient noire. Il est aisé de remarquer que lorsque le soleil se charge, qu'un nuage en intercepte les rayons, le Finstersée prend la teinte vert foncé des pâturages qui s'y reflètent, et s'obscurcit naturellement par la hauteur des bords qui l'encaissent; c'est, du reste, une miniature de lac qui a tout au plus 2,000 pieds de circonférence; il ne manque